

LE DEUXIÈME COMMANDEMENT (EXODE 20.4-6) (1)

Sylvain Romerowski

Le premier commandement nous enseigne qui nous devons adorer, quel Dieu nous devons adorer. Le deuxième commandement nous enseigne comment nous devons l'adorer, lui rendre un culte. Telle est la portée de ce commandement.

Il ne s'agit pas de s'abstenir de l'art, du dessin de la peinture, de la sculpture. Il n'est pas non plus question des représentations ou images qu'on pouvait utiliser dans le Temple ou qu'on pourrait placer dans nos Églises. Il n'est pas question ici des images utilisées par les moniteurs/monitrices d'école du dimanche, ou même par le prédicateur au culte. En effet, il y avait des représentations et des sculptures dans le tabernacle puis dans le Temple. Des représentations de chérubins étaient tissées dans les tentures du tabernacle, des statues de chérubins figuraient sur le couvercle du coffre de l'alliance, des bœufs sculptés soutenaient la cuve de bronze sur le parvis du Temple. Dans le désert, Dieu avait même ordonné à Moïse de fabriquer un serpent de bronze et de le monter en haut d'une perche de sorte que les Israélites qui avaient été mordus par un serpent et qui regardaient le serpent de bronze étaient épargnés. Dieu a donc utilisé ces représentations, ces sculptures dans le cadre du culte ou pour le salut de son peuple.

Sont visées ici ce que l'on appelle des idoles, des statues ou statuette qui sont censées représenter des divinités, ou même représenter le Seigneur lui-même, des statues devant lesquelles on se prosterne, auxquelles on rend un culte. Dans le désert, Israël s'est fabriqué un veau d'or qui était censé représenter le Seigneur, le Dieu qui avait libéré ce peuple de l'esclavage en Égypte. Et c'est sans doute plus particulièrement ce type de faute que le deuxième commandement prend pour cible : la fabrication de représentations de Yahvé pour rendre un culte à ces images. Cela revient à assimiler Dieu à une idole, à le servir comme on sert une idole.

Il ne nous viendra pas à l'idée de nous fabriquer une représentation de Dieu pour nous prosterner devant elle. Mais de façon plus subtile, il peut nous arriver de rendre un culte à Dieu à la manière dont les païens rendent un culte à leurs idoles, d'imiter des pratiques païennes pour rendre un culte à Dieu, et donc de traiter Dieu comme une idole.

Aussi il sera utile de considérer le phénomène de l'idolâtrie, ce que la Bible dit à propos de l'idolâtrie et des adorateurs d'idoles. Cela pourra nous faire mettre le doigt sur des travers dans lesquels nous risquons nous aussi de tomber, à notre manière.

Ésaïe 44.6-7a, 9-17.

Ésaïe se moque ici des idoles et des païens qui se prosternent devant leur fabrication, devant des morceaux de bois. Le même bois leur sert pour se chauffer, pour cuire leur viande, et pour se fabriquer les idoles qu'ils vont ensuite adorer. Bien sûr, les païens n'étaient pas si bêtes. Ils savaient bien que leurs statuette n'étaient pas des dieux. Ils les considéraient seulement comme des représentations de leurs dieux. Ils pensaient que la divinité venait éventuellement habiter la statue et qu'elle pouvait diffuser son pouvoir par la statue. Dans leur esprit, ils adoraient le dieu et non pas la statue.

Mais par son comportement, le païen montre qu'il ne fait pas de réelle différence en pratique entre la statue et le dieu : par exemple, en se prosternant devant la statue, il fait pour la statue ce qu'il veut faire pour son dieu. Si le dieu qu'il adore est autre que la statue,

alors la statue est inutile. Mais l'idolâtre fait dépendre son dieu de la statue. Il finit donc par identifier le dieu à la statue en pratique.

De plus, si la statue représente la divinité, elle doit lui ressembler. Ésaïe peut donc bien se moquer de ces idoles et de leur inutilité. Car des idoles inertes ne peuvent être l'image que de divinités qui n'agissent pas. Des idoles inutiles ne peuvent être l'image que d'idoles inutiles. Ainsi, on lit dans le Psaume 115.4-7 : . Si ces idoles sont des représentations de divinités, elles sont l'image de dieux qui ne parlent pas, qui ne voient rien, qui n'entendent pas, qui ne touchent rien, qui ne marchent pas et qui ne parlent pas.

Le vrai Dieu est une personne, un Dieu vivant, qui pense, qui entend, qui voit, qui connaît, qui agit, qui parle. Jérémie souligne bien cette différence fondamentale entre Dieu et les idoles : Jr 10.9-10, 12-14, 16a. C'est pourquoi nous ne pouvons pas fabriquer de réelle représentation de Dieu. Ce serait le dépersonnaliser, le traiter comme s'il n'était pas un Dieu vivant, une personne.

Pour être image du Dieu vivant, il faut une représentation vivante. La seule image véritable de Dieu, c'est l'être humain, qui est une personne, comme Dieu est une personne, un être doté d'intelligence, de volonté, qui voit, entend, pense, parle, agit. Toute autre représentation de Dieu tend à dépersonnaliser Dieu.

Dans la pratique idolâtre, ce n'est pas seulement le dieu qui est dépersonnalisé. En entretenant sa relation avec son idole, en l'adorant, le païen se dépersonnalise lui-même. Ps 115.8. Et Ésaïe traite les idolâtres d'insensés, c'est-à-dire de gens qui ne réfléchissent pas : És 44.17-19. Que peut être en effet la relation d'un homme avec un morceau de bois, sinon une relation impersonnelle, abêtissante ?

Mais sans nous fabriquer d'idole en bois, en pierre, en argent ou en or, nous pouvons rendre à Dieu un culte dépersonnalisant, et ainsi le traiter comme une idole. En oubliant qu'il est une personne. C'est ce qui arrive lorsque la prière devient un rabâchage de formules cent fois entendues, que l'on répète sans trop penser à ce que l'on dit. Jésus a mis en garde contre une telle pratique (Mt 6.7). Pensons-nous toujours à ce que nous prions. Ce que nous prions correspond-il bien à ce que nous pensons ?

Parfois, ce sont les chants qui finissent par devenir du rabâchage, lorsqu'on répète vingt fois les mêmes paroles. Comme si Dieu était sourd ! Et pensons-nous vraiment les paroles que nous chantons ? Ou sommes-nous de ceux qui disent : peu importe si les paroles ne sont pas justes pourvu qu'on y mette son cœur ? Est-ce que nous réfléchissons à ce que nous chantons ? Avons-nous le souci de chanter selon la vérité, des paroles conformes à l'enseignement biblique (non pas nécessairement des paroles tirées de la Bible, mais des paroles qui sont en accord avec l'enseignement biblique). J'entends de plus en plus dans les Églises des chants qui émanent d'une piété bien intentionnée, mais plus sentimentaliste que réfléchie et dont les paroles sont en désaccord avec l'Écriture, ou tout simplement ne correspondent pas à la réalité. On ferait bien de faire un tri dans les recueils de chants. Et lorsque nous chantons un cantique de consécration, est-ce que nous pensons vraiment ce que nous chantons, est-ce que cela correspond réellement à ce que nous vivons. En face d'une idole, on peut chanter n'importe quoi, sans réfléchir. Mais si Dieu est un Dieu vivant, une personne avec qui nous entrons en relation, alors il est crucial de faire attention à ce que nous disons. Il est crucial que cela corresponde à la vérité et à la réalité, et à ce que nous pensons réellement. Alors que le païen, face à son idole, se laisse porter par la vague, sans trop réfléchir.

Le mot spontanéité est à la mode. Il peut cependant vite devenir l'alibi d'une piété sentimentaliste, partisane du moindre effort, l'alibi de la platitude, de la pauvreté, de la superficialité, voire de l'erreur doctrinale.

Si le mot spontanéité est à la mode, les mots tradition et liturgie sont décriés. La liturgie n'est-elle pas l'instrument d'un culte mécanique, au cours duquel on n'a pas besoin de penser à ce qu'on dit puisqu'on répète toujours les mêmes paroles d'une fois sur l'autre ? C'est vrai. Mais c'est ignorer dans quelle intention certaines liturgies ont été composées. Dans les Églises de la Réforme, elles ont vu le jour grâce au labeur de croyants soucieux d'apporter à Dieu un culte de qualité, des prières mûrement pensées, pesées, riches de sens, conformes à l'enseignement biblique, avec un équilibre au cours du culte entre les différents genres de prière. Elles ont été rédigées par des croyants conscients que Dieu écoute la prière et donc qu'on ne lui dit pas n'importe quoi, par des personnes qui y ont mis le meilleur d'elles-mêmes pour offrir à Dieu le meilleur.

Il est facile de critiquer l'usage des liturgies dans le culte lorsqu'on n'a soi-même jamais fait l'effort de vivre une liturgie en pensant à ce qui est dit, en s'appropriant les richesses qu'elle contient, en l'utilisant pour apporter à Dieu, grâce au support liturgique, une prière réfléchie, mûrie. Bien sûr, on peut tomber dans le piège de la récitation mécanique ou de l'écoute mécanique de la liturgie. Mis une liturgie peut offrir à celui qui veut bien la recevoir une nourriture substantielle en vue d'une prière réfléchie, et rien n'interdit d'y mettre du sentiment.

Ne nous faisons pas d'illusion. Nous avons tous plus ou moins notre liturgie, qu'elle soit écrite ou orale, communautaire ou personnelle, une liturgie que nous nous sommes fabriquée au fil du temps, individuellement ou en tant qu'Église. J'ai connu une Église où on était absolument contre les liturgies. Mais au moment de prière lors du culte, on savait qui allait prier en premier et ce qu'il allait dire, qui allait prier en deuxième et ce qu'il allait dire, qui allait prier en troisième. Et après cela variait... Utiliser la liturgie des autres peut nous aider à sortir de la nôtre, à nous renouveler. Et l'on peut recommander de prier les prières liturgiques écrites par David, ou par d'autres psalmistes. Les psaumes constituent un recueil liturgique inspiré. Prier les Psaumes peut enrichir notre vie de prière. Dans le Nouveau Testament, nous avons aussi le Notre Père.

Certes, l'usage abusif, ou le mauvais usage d'une liturgie peut tuer la simplicité et donner lieu à un culte mécanique, donc dépersonnalisé. Du côté des Églises de la Réforme, on n'a peut-être pas toujours eu suffisamment la notion du Dieu Père qui accueille ses enfants avec simplicité, tels qu'ils sont, qui est attentif à leurs balbutiements, ou à leurs prières parfois maladroitement exprimées. Mais ces Églises nous livrent peut-être à nous un exemple à suivre, ou une invitation à dépasser le stade de la prière maladroite pour une relation plus mûre avec Dieu, pour une prière plus riche, plus responsable parce que plus réfléchie.

Finalement, l'important n'est pas d'utiliser ou pas une liturgie. En fait, consciemment ou non, nous avons tous notre liturgie. L'important est de vivre et de nourrir une relation avec Dieu. Un moyen d'éviter la routine mécanique, ce n'est peut-être pas tant de rejeter toute liturgie, mais dans changer de temps en temps. Au moins six fois dans le psautier, on rencontre un appel à célébrer le Seigneur par un cantique nouveau. Un autre moyen est de vivre avec d'autres leur liturgie. La liturgie d'autres personnes si nous nous accordons avec elles pour la prière, peut nous aider à sortir de notre liturgie personnelle, de nos habitudes de prière. C'est pourquoi il est important de prier communautairement, de prier à plusieurs et de s'associer à la prière d'autrui. Cela peut aussi enrichir nos habitudes de prière.

Pour le païen en face de son idole, c'est la quantité de formules et de rites qui compte. Le sens n'a pas d'importance. Ce que l'on pense n'a pas d'importance. La statue n'entend de toute façon pas. Les paroles prononcées n'ont pas de vertu par leur sens, mais comme moyen de contenter la divinité, voire de la manipuler. Mais face à Dieu, nous

pouvons donner le maximum, le meilleur de nous-mêmes, car Dieu est une personne qui sait apprécier nos paroles, la poésie, la musique, qui sait apprécier l'art que nous pouvons mettre à notre célébration culturelle, l'art de la parole ou de la musique ou autre. Le Dieu Créateur n'est-il pas lui le plus grand des artistes ? N'est-il pas l'auteur de nos dons artistiques. Une remarque toutefois : je constate de plus en plus qu'on a tendance à viser à la meilleure qualité musicale, à la qualité technique de la sono, et à négliger le plus important, la qualité du contenu des chants que l'on offre à Dieu.

Non seulement le païen rend un culte dépersonnalisé à un dieu dépersonnalisé, mais il fait de son dieu un objet qu'il manipule. Il manipule l'idole entre ses mains pour la fabriquer. Il travaille le matériau avec ses outils pour lui donner la forme qu'il désire (És 44.12a). Puis il enjolive sa statuette d'argent ou d'or, comme dit Jérémie. Finalement, il doit la fixer avec clous et marteau pour la stabiliser, l'empêcher de branler, la faire tenir droit. Ce processus de fabrication et de fixation n'est pas sans conséquence. Il crée une relation particulière entre l'artisan et l'idole. C'est son œuvre. Il l'a conçue, pensée, il a pris soin d'elle, a assuré sa stabilité. Fatalement, sa conception du dieu que l'idole est censée représenter en est profondément affectée. Cette idole ne peut être la représentation que d'un dieu qui est dépendant de l'homme. Ce dieu a besoin de l'homme. Il a eu besoin que l'homme lui fabrique une statue. Et il a maintenant besoin du culte que l'homme lui rend. Aussi, le culte païen est un culte de donnant donnant. Si le dieu a besoin des rites accomplis par l'homme et des offrandes que l'homme lui apporte, les rites et offrandes deviennent un moyen pour l'homme d'obtenir ce qu'il veut de son dieu. Puisque le dieu en a besoin, il doit en échange accéder aux désirs de l'adorateur, du moins c'est ce qui est attendu de lui.

Finalement, dans le paganisme, la relation entre l'homme et son dieu s'inverse. Ésaïe le fait bien ressortir dans ses chapitres 40ss. L'artisan façonne son idole ; mais le Seigneur a façonné Israël (44.21). L'idole est à l'image de l'homme (44.13) ; mais le Seigneur a créé l'homme à son image. L'idole est choisie par ses adorateurs (41.24) ; mais le Seigneur a choisi Israël (41.9 ; 44.1,2). L'idole est portée par ses adorateurs lors des processions en son honneur (46.7) ; alors que c'est le Seigneur qui porte son peuple (46.3).

Le peuple d'Israël est cependant tombé dans le piège. Il en est venu à s'imaginer que le Seigneur avait besoin de lui et de ses offrandes, et que Dieu, en échange de ses sacrifices, lui devait le salut, la délivrance de ses ennemis, la prospérité. Il peut aussi y avoir au fond de nous-mêmes la pensée que Dieu nous devrait quelque chose, une faveur, une bénédiction, parce que nous avons lu tant de chapitres de la Bible par jour et que nous avons passé tant de temps à prier, ou encore que nous avons jeûné. On peut entretenir la pensée que Dieu nous devrait l'exaucement parce que nous avons prié longuement, ou avec grande ferveur. Adoul, p. 44-45. Le danger existe pour le chrétien de mettre sa confiance en ses actes de piété au lieu de la placer en Dieu. on peut devenir esclave de sa piété, lorsque la piété conduit à aller au-delà de ses capacités (par exemple en s'imposant une discipline trop dure qui conduise à se priver du sommeil nécessaire), ou lorsque notre piété nous conduit à négliger d'autres responsabilités importantes, ou encore lorsqu'on se culpabilise sans cesse pour ce que l'on n'a pas réussi à faire : il faut savoir gérer le temps dont on dispose plutôt que de se culpabiliser pour celui qu'on n'a pas eu. La piété peut être détournée de sa raison d'être lorsqu'on considère ses actes de piété simplement comme un dû à Dieu, plutôt que comme un moyen de relation avec Dieu : alors on calcule le nombre de minutes qu'on accorde à Dieu, pour ne pas en donner une de plus et considérer qu'on a accompli son devoir.

C'est un peu le sens de la parole de Jésus en Mt 6.7-8. C'est Dieu qui exauce. La prière est efficace, mais elle ne l'est pas en elle-même ou par elle-même. Elle est efficace parce que Dieu agit en réponse. C'est pourquoi notre confiance doit résider en Dieu et non pas en notre piété. Une courte prière par laquelle on exprime son besoin, sa dépendance par rapport à Dieu, sa confiance dans la soumission vaut mieux qu'un long discours de quelqu'un qui croit que plus il va prier, plus Dieu va l'exaucer. Mais aussi, Dieu accueille celui qui éprouve le besoin d'épancher longuement son cœur devant lui, comme Anne qui priait pour avoir un fils à tel point que le prêtre Éli la croyait ivre, plutôt que celui qui lui adresse une prière expéditive pour accomplir un devoir. Que la prière soit brève ou longue, ce qui importe est qu'elle soit de qualité, motivée par la confiance en Dieu et la soumission, et qu'elle ne soit pas considérée comme un moyen de faire pression sur Dieu.

Le Dieu du Décalogue est le Dieu qui délivre de l'esclavage, y compris de l'esclavage de la piété, esclavage dans lequel tombe celui qui s'imagine que la piété sert à acheter les bénédictions de Dieu. Le Seigneur nous appelle à une piété vécue dans la liberté, la liberté d'enfants devant leur Père, une liberté gérée de façon responsable et réfléchie. Il nous appelle à une piété qui consiste en une relation véritable avec lui.

Une autre caractéristique de la mentalité païenne consiste à considérer que l'idole appartient à son adorateur et est à son service. Alors qu'Israël appartient au Seigneur et est son serviteur. Cette possession de l'idole se marque par le fait que le païen la place dans un temple, son temple, qu'il a lui-même construit (És 44.13b). Là, l'idole n'en bougera plus. Elle est localisée, à disposition. On pourra toujours aller la trouver lorsqu'on aura besoin d'elle. Entre temps, il suffit de bien prendre soin d'elle et tout ira bien.

Il est vrai que Yahvé lui aussi a habité un temple, mais Israël ne l'a jamais possédé. Yahvé s'est toujours présenté comme le Dieu de toute la terre, de tout l'univers et il a fini par le signifier en quittant le Temple et en se servant des Babyloniens pour le détruire, puis des Romains pour détruire le second temple. Il reste possible aujourd'hui de considérer que Dieu est notre possession personnelle, qu'il est à notre disposition, que son pouvoir est à notre service. Par exemple si l'on fait de la prière un moyen de lui imposer notre volonté.

On peut aussi faire de Dieu son assurance tout risque. Je suis chrétien, je crois au Dieu de la Bible, je n'ai plus rien à craindre. Dieu bénira toujours. Jérémie a passé sa vie à appeler ses contemporains à la repentance. À son époque, la plupart des Israélites s'imaginaient que puisqu'ils avaient le Temple à Jérusalem, puisque Dieu habitait dans ce temple, ils étaient à l'abri du jugement. Le Temple était à leurs yeux comme un talisman. Alors qu'ils ne vivaient pas selon la Loi de Dieu. Mais le jugement est tombé et le Temple a été détruit. De même, on peut s'imaginer qu'il suffit de croire au Dieu de la Bible, d'appartenir à une bonne Église évangélique, ou de compter sur la grâce, pour être quelqu'un de bien, ou pour être sauvé. Mais si cela n'a pas d'incidences sur notre vie de tous les jours, nous nous faisons des illusions. Il est tentant de se considérer comme quelqu'un de bien et de considérer que le mal est au dehors, dans le monde, et d'éviter ainsi de se remettre en question, de reconnaître ses péchés et de s'en repentir.

Le païen se fait une idole parce qu'il éprouve le besoin de voir son dieu, de le toucher, de mettre la main sur lui, de le manipuler. On ne fait pas cela dans nos Églises. Et pourtant, il y a une manière de chercher à mettre la main sur Dieu dans notre culture. On cherche à mettre la main sur Dieu par le ressenti. La culture occidentale moderne est une culture de l'émotion et du ressenti. Le philosophe Hegel disait : « le réel, c'est le rationnel ». La culture occidentale moderne dit : « Le réel, c'est le ressenti ». L'émotion est devenu le critère de l'authenticité. Une amie chrétienne m'a dit une fois : Si je ne ressens rien, alors la foi ne vaut pas la peine ». On veut donc ressentir Dieu. Et cela s'exprime dans

certaines chants. « je sens que tu es là ». « C'est auprès de Dieu... ». Paul enseigne que Dieu habite une lumière inaccessible. Nous ne pouvons pas atteindre Dieu par le ressenti. Les Psaumes expriment de nombreux sentiments. Mais notez que jamais un psalmiste n'emploie ce genre de langage. Tout simplement parce que nous ne pouvons pas ressentir l'amour de Dieu. C'est Dieu qui ressent son amour, pas nous. Les psalmistes chantent l'amour de Dieu et parlent d'en faire l'expérience. Mais jamais ils ne prétendent ressentir l'amour de Dieu. Au contraire, ils évoquent l'amour de Dieu tel qu'il se manifeste dans sa création, par le soin qu'il prend de ses créatures, et par ce que Dieu accomplit dans leur vie. Les actes de Dieu témoignent de son amour. Et en contemplant ainsi l'amour de Dieu, on éprouve des sentiments. Mais ce n'est pas l'amour de Dieu que nous ressentons. Ce sont nos propres sentiments, des sentiments de reconnaissance envers Dieu, de joie, d'amour pour Dieu. Et même si nous ne ressentons rien de spécial, Dieu nous aime. L'amour de Dieu ne dépend pas de notre ressenti. Les païens eux aussi ressentent des choses. Mais ce n'est pas un critère de vérité. Gardons-nous de nous imaginer que nous pourrions mettre la main sur Dieu par le ressenti.

Plus généralement, le théologien David Wells souligne que la recherche de l'émotion est l'essence même du paganisme. On traite Dieu comme une idole lorsque le culte devient un moyen de provoquer des émotions. Non pas que l'émotion soit mauvaise en soi. Dieu nous a créés avec des émotions. Mais l'émotion n'est pas la finalité du culte. Et Dieu ne doit pas être enrôlé, manipulé au service de notre envie d'émotions. L'engouement pour l'émotion dans notre société constituent l'un des dangers majeurs pour l'Église aujourd'hui, qui risque de se laisser influencer par ces valeurs sans se rendre compte qu'elles sont contraires à la foi. Le risque est grand en effet que la recherche de l'émotion se fasse au détriment de l'enseignement et donc de l'attachement à la vérité biblique. Et c'est bien ce que déplore David Wells pour une partie du monde évangélique.

Un autre aspect important de l'idolâtrie doit être relevé. Il découle d'une caractéristique de l'idole : l'idole est muette. En cela, elle diffère du Seigneur. Ésaïe en particulier insiste sur cette différence. L'idole est muette ; le Dieu vivant est par contre un Dieu qui parle. Un Dieu qui se révèle. Un Dieu qui nous parle aussi de nous, qui porte un jugement sur nous et nous appelle à la repentance, à changer de manière de penser pour penser comme lui, à changer de façon de vivre, à changer de comportement. Ainsi, le Seigneur est un Dieu qui dérange.

L'idole elle, ne dérange pas. Voilà qui explique le formidable attrait que l'idolâtrie a exercé sur Israël. Les dieux des peuples environnants n'avaient que des exigences rituelles faciles à satisfaire ; ils ne dérangeaient pas les consciences. Mais Dieu a des exigences qui touchent à notre vie entière. Preuve en est le Décalogue. D'où la forte tentation de l'idolâtrie pour les Israélites.

Cette différence entre Yahvé et les idoles apparaît en Exode 20.22-23. Dieu a parlé. De même, dans le Deutéronome, alors qu'il reprend le deuxième commandement Dieu rappelle à son peuple que celui-ci n'a pas vu de représentation visible du Seigneur sur le mont Sinaï, mais qu'il a entendu le Seigneur lui parler (Dt 4.15-19). Ce texte souligne la primauté de la parole sur l'image. Dieu est un Dieu qui parle, il n'est pas un Dieu qui se voit (ou qui se ressent). La grande tentation pour Israël a été de remplacer la parole par une image. Et sa première grande faute en tant que peuple a été la fabrication du veau d'or, considéré comme une représentation de Yahvé, alors que Moïse se trouvait sur le mont Sinaï pour recevoir la Loi. Israël a préféré l'image à la parole, la statue à la Loi. C'est évidemment plus facile.

Car l'idole, étant muette, me laisse libre de penser ce que je veux face à elle, ou de ne pas penser du tout. En face de l'image, je peux penser ce que je veux. Je peux même penser de l'image ce que je veux. Le païen pense de son dieu ce qu'il veut et se fabrique un dieu à sa convenance. La parole en revanche nous communique la pensée de Dieu et nous invite à réformer nos pensées, à changer de mentalité, pour penser comme Dieu. Ce n'est pas à nous d'imaginer Dieu. Nous sommes appelés à recevoir la révélation que Dieu donne de lui-même. Et aussi ce qu'il nous dit de nous-mêmes. En nous adressant la parole, Dieu nous invite à penser comme lui. Et pour commencer, il nous invite à penser, à réfléchir, alors qu'il est si tentant de ne pas réfléchir. C'est fatigant de réfléchir. Il est plus facile de se prosterner devant une idole que de méditer la parole de Dieu et de faire l'effort de la comprendre.

De même, l'idole muette me laisse continuer à vivre comme cela me chante, libre de vivre ma vie comme je l'entends. Le Seigneur est différent des idoles en ce qu'il parle ; il nous interpelle, nous appelle à la décision, à la repentance, à changer de manière de vivre.

Ainsi Dieu a envoyé le prophète Ésaïe, porteur d'une parole de sa part, pour appeler son peuple à un changement dans ces deux domaines, un changement de façon de penser, et un changement de façon de vivre (És 55.6-9). Si donc le deuxième commandement interdit les idoles, c'est pour que nous écoutions et recevions la parole de Dieu, pour que nous nous y soumettions et que nous la laissions nous transformer.

Il arrive cependant que Dieu utilise l'image, mais lorsqu'il utilise l'image, la parole conserve la primauté. L'image n'atteint son but que si elle est interprétée par une parole. Par exemple, lorsqu'Ésaïe reçoit une vision de Dieu, cette image est accompagnée de paroles. Les séraphins proclament : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées, célestes, toute la terre est remplie de sa gloire. Puis le Seigneur prend la parole et adresse à Ésaïe sa vocation, lui confie un ministère prophétique. Ou encore, le jour de la Pentecôte, l'Esprit se manifeste sous forme visible, sous forme de langues de feu. Mais là aussi, la parole interprète le phénomène pour la foule, la parole des apôtres, la parole de Pierre en particulier. L'image doit rester au service de la parole, subordonnée à une parole signifiante, et non pas la remplacer. L'usage de l'image est légitime tant que l'image est subordonnée à la parole. Le problème de l'idole, c'est qu'elle est une image sans parole qui laisse ses adorateurs dans leurs pensées et leurs comportements tordus.

Le deuxième commandement est là pour nous faire réfléchir, à l'ère où l'image tend à remplacer la parole, à l'ère où les paroles se vident de sens et ne sont plus là que pour induire nos comportements, pour nous faire voter et consommer. Comme l'a déclaré l'historien Pierre Chaunu, qui était chrétien protestant, nous sommes entré dans l'ère idiot-visuelle.

Alors tant pis pour la Bible en BD : ce n'est pas vraiment la Bible. Et méfions-nous aussi des moyens d'évangélisation où l'image, ou la musique, ou autres, tendent à prendre la place de la parole. Le deuxième commandement nous interdit les représentations de Dieu pour que nous écoutions et recevions la Parole.

Cela me conduit à un autre point pour aujourd'hui. Quel usage faisons-nous de la Bible ? Là aussi, il est possible de traiter Dieu comme une idole. On peut lire la Bible, entendre la prédication, sans écouter Dieu parler, sans l'écouter nous interpeller, nous remettre en question, nous appeler à la repentance, sans prendre pour nous ce que nous lisons ou entendons. Comment traitons-nous la Bible, parole de Dieu ? Sommes-nous de ceux qui grappillent çà et là des versets bibliques sans jamais se demander quelle est leur visée réelle, sans faire l'effort de réflexion pour en déterminer le sens, dans leur contexte ? Alors Dieu n'est plus le Dieu qui parle par la Bible. C'est moi qui parle par les versets que

je cite à tort et à travers. C'est ce qui arrive lorsque j'adopte l'attitude de l'idolâtre en face de sa statue, qui ne réfléchit pas à ce qu'il dit ou fait, lorsque je lis ma Bible superficiellement, sans réfléchir vraiment. Un article dans un journal remarquait qu'une lecture analytique de la Bible n'est plus en phase avec la culture d'aujourd'hui. Plutôt que d'étudier les textes, la nouvelle génération a tendance à écouter son ressenti face aux textes. La Bible n'est plus alors qu'un catalyseur des émotions du lecteur. Le lecteur finit par n'écouter que ses émotions, autrement dit par s'écouter lui-même face à la Bible. On utilise la Bible ; cela ne veut pas dire qu'on se met à son écoute. C'est là encore une forme d'idolâtrie.

Je n'en ai pas fini avec la deuxième parole du Décalogue. Je poursuivrai la prochaine fois. Mais j'aimerais vous laisser sur une dernière pensée.

Dieu est un Dieu qui parle. Et si Dieu nous parle, c'est pour que nous puissions à notre tour, nous qui nous tenons devant lui, en sa présence, lui parler, lui parler pour l'adorer lui, plutôt que de nous prosterner devant un morceau de bois. Et c'est pour que nous répondions à cette parole qui s'adresse à nous, que nous y répondions en engageant notre personne et notre vie.